

Trop laid

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 85

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257028>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'origine de Rousseau, son éducation nulle, ses lectures désordonnées, son ignorance, ses vices, ses vagabondages, ses phobies ensuite sa neurasthénie, tout cela, d'après ce livre étrange et cynique des *Confessions*. Ça et là, il vous en revient comme un écho de leçon de clinique et une odeur de salle d'anatomie. M. Jules Lemaître a le mérite d'avoir fait passer cela devant l'auditoire du Boulevard Saint-Germain. Et de fait, il le fallait. Pour mauvaise et trouble, qu'elle soit, c'est là la source des idées de Rousseau. Si toutes n'en proviennent pas absolument, toutes y ont pénétré, et y ont subi une réfraction : c'est ce que M. Jules Lemaître a pris à tâche de démontrer.

Vous jugez si, du côté du Bloc, on fut ému ! Le bistouri enfoncé dans toutes ces purulences ; Rousseau confessé par lui-même et se montrant ce qu'il fut : le lamentable répertoire de tous les égarements, de toutes les impudences, s'exaltant quand même, opposant ses passions et leurs droits à la morale universelle, et n'ayant, dans son œuvre néfaste, qu'une excuse, mais incommunicable, celle-ci, le génie ! Rousseau, c'est déjà tout le Bloc, puisque Robespierre, en ordonnant ses hécatombes, n'avait à la bouche que les mots de vertu et de liberté.

Régat littéraire, les conférences de M. Lemaître sur Jean Jacques Rousseau sont, en même temps et plus encore, un acte social, et, à ce point de vue surtout, elles doivent retenir l'attention.

On l'a vu, c'est comme le père de quelques unes des plus redoutables erreurs modernes que Rousseau y est étudié. « La nature est bonne ; la société l'a corrompue : donc, revenons à l'état de nature ». Telle est la thèse fondamentale de toute l'œuvre de Rousseau. Mais qu'est ce que l'état de nature ? Jean-Jacques répond : « Mes instincts et mon bon plaisir sont sacrés, et je les appelle nature ». Thèse et définition, ah ! qu'il s'est trouvé de gens pour les acclamer, pour en vivre, et pour porter les autres à en vivre, qui par la plume ou par la parole, qui par l'exemple ou l'action directe, qui enfin jusque par les lois selon lesquelles s'organisent ou se modifient les nations ! Ce fut un Évangile nouveau, l'Évangile selon Rousseau, comme on l'a appelé, vieux comme le monde et le mal, hélas ! mais accepté, prôné, en raison même de tout ce qu'il apportait de revanche à cette nature dont l'autre Évangile, le divin, avait dit la défaillance originelle et les dangereuses séductions.

Mais alors, quoi de nouveau dans Rousseau, et quelle est donc cette prodigieuse

influence qu'il a exercée ? Il a donné libre carrière à ce que tout homme sensé réfrénait, avant lui, et continue de réfréner, malgré lui. C'est l'essence mauvaise, présente en moi par le seul fait que je suis de l'espèce humaine, le *figmentum malum*, le vieil homme, que crucifiait saint Paul, et à qui je donne libre carrière, moi aussi, chaque fois que je cède à la tentation. Qu'ai je à m'avouer, pour autant, disciple ou victime de Rousseau ?

Connaît-on la thèse soutenue récemment en Sorbonne M. Pierre Lasserre, sous ce titre : *le Romantisme français*, un livre superbe et courageux, dont l'importance sociale est plus manifeste encore que la valeur littéraire n'en est grande ? Les engouements ne tiennent pas, devant ces fortes analyses, où est dit, bien mieux sans doute et tout haut, ce que nous enseignaient, naguère, plus d'un de nos vieux professeurs de philosophie ou de littérature, simples religieux, mais qui pensaient par eux-mêmes et non dans le sens indiqué par la girouette politique.

Liront-ils aussi l'*Impérialisme démocratique*, de M. Ernest Seillière ? C'est la troisième série d'une étude sur la philosophie de l'impérialisme, ou la « bonté naturelle » de l'homme, la bonté selon Rousseau, y est mise dans son vrai jour : l'incohérent et prodigieux paradoxe ; le secret du charme qu'il exerce encore, malgré le démenti que lui infligent sans cesse les faits.

De par-elles études réconfortent. C'est une révision qui se fait des idées philosophiques, sociales, littéraires que, depuis la Révolution, la société met en œuvre avec une si fatale obstination. L'initiative de cette révision, du moins dans le haut enseignement, appartient à M. Ferdinand Brunetière. On se rappelle la mesquinerie sectaire avec laquelle les Jacobins au pouvoir l'écartaient du Collège de France. Des Français, qui ne voulaient pas qu'une telle voix fût réduite au silence, lui offrirent cette chaire des conférences du Boulevard Saint-Germain, la « Sorbonne libre », comme elle fut aussitôt surnommée. M. Brunetière répondit à l'attente commune en frappant l'ennemi au front : l'Encyclopédie et les encyclopédistes. De son regard pénétrant et sûr, il avait saisi la conspiration ourdie, à la fois contre la tradition religieuse et contre la tradition nationale de notre race française, par cette équipe de sophistes. Il la dénonça avec son autorité impérieuse et sa redoutable logique. L'Encyclopédie avait achevé de corrompre une certaine catégorie de

rent sur une tige, parmi les feuilles, et alors il éprouva comme une sorte de délicieuse secousse électrique.

— Vous méritez bien votre surnom ! dit-il.

Elle partit d'un rire clair :

— Pourquoi ?

Il allait répliquer :

— Parce que vous êtes ravissante... et je vous adore !

Mais il se retint et dit seulement :

— Parce que...

Ce qui la fit rire de nouveau.

— Mon panier est comble, fit-elle enfin ; grand merci, monsieur Prosper !

Il n'y a pas de quoi !

— Mais si ! mais si !... Vous m'avez bien aidée !

Ils se redressèrent. Que la combe était lumineuse et somptueuse de feuillages et d'eaux vivs, quelle magie en cette heure du réveil de la nature ! L'odeur des mugets

nobles et surtout de bourgeois. Ceux-ci n'ont pas fait toute la Révolution, mais ils l'ont accaparée toute. Rousseau leur a fourni la note sensible, celle qui a prise sur le peuple. Et le peuple s'est levé, on sait comment. Ne revenons pas sur ces horreurs. M. Lemaître frappe l'ennemi au cœur, en nous éclairant sur la sensibilité de Rousseau, source malsaine de toutes ses idées. MM. Lasserre et Seillière, et bien d'autres, nous montrent ce qu'en fait ont produit ces idées, ce qu'elles vont continuer de produire. Au milieu des tristesses actuelles, il y a, dans ce travail d'épuration et de critique impitoyable, un grand motif d'espérance. Si jamais peut-être, les principes destructeurs de la foi, de la famille et de la patrie, n'ont été aussi actifs dans la masse, jamais non plus ils n'ont été aussi attaqués, aussi discrédités dans l'élite, chez ceux qui réfléchissent et qui jugent. Dieu a fait les nations guérissables, dit Bossuet. La France prie encore : ne désespérons pas d'elle ; tôt ou tard, par des voies directes ou détournées, l'élite entraînera la masse et la ramènera en des chemins meilleurs..

J. Z.



TROP LAID

C'était une superbe fille au teint éclatant et aux yeux de lumière. Elle avait eu vingt ans à la St-Jean passée et, ce jour-là, on avait fêté ses fiançailles avec Toussaint Forbancs le meunier, au moins aussi beau garçon qu'elle était belle fille, ayant le teint d'une malité chaude, le front intelligent, des yeux bruns au regard franc et des cheveux noirs que la farine de son moulin poudrait comme ceux d'un marquis de l'ancien régime.

Avec cela courageux au travail et possédant le plus joli moulin de bien loin à la ronde, qu'il habitait avec sa grand-mère ; en sorte que, si les garçons de Pierfonds se sentaient fiers de l'avoir pour camarade, les jeunes filles faisaient assaut de coquetterie en son honneur. Mais il ne le remarquait même pas car, bien avant de l'avoir avoué à Claire, il l'aimait au point que le tic-tac de son moulin faisait, dès qu'il l'apercevait, moins de bruit que celui de son cœur.

Cependant la vieille meunière lui dit un jour :

— Mon petit, tu as tort de te laisser prendre par celle-là. Elle est coquette et folle,

s'exhalait capiteuse, la flûte des merles, les trois notes du coucou, un peu mélancoliques, ce vert qui montait partout, comme voulant envahir la terre, cette belle fille et ce beau garçon dans un cadre approprié, tout semblait à l'unisson.

— On dit que vous allez être bientôt professeur, dit-elle.

— Oui, je passerai mes derniers examens en juin.

— Et où irez-vous ?

— Le sais-je?... Où le destin me conduira !

— Seul ?

Le sais-je encore ?

Elle sourit, et comme l'heure sonnait au loin :

— Bon ! me voilà en retard... à cause de vous !... Mais je vous pardonne !... Au revoir, monsieur Prosper !

— Au revoir, Fleur-de-Mai !

(A suivre.)

cherche le plaisir et les éloges, et ce n'est pas la femme qu'il le faut.

— Vous vous trompez, maman, répliqua-t-il douloureusement étonné, avec un léger froncement de sourcils ; c'est celle qu'il me faut, puisque c'est celle que j'aime !

— Même en reconnaissant ses défauts ?

— C'est vous qui les voyez, répliqua-t-il, et non pas moi.

La vieille n'insista pas, sachant qu'il valait mieux ne pas le heurter de front ; mais il la chérissait comme elle le chérissait elle-même, et elle pensa que ses paroles le feraient réfléchir.

Il réfléchit en effet et n'affirma plus avec autant d'énergie son amour et son désir, essayant seulement d'amener sa grand-mère à de plus indulgentes appréciations et à lui donner ainsi de bonne volonté, son consentement à leur mariage. Il n'y parvint pas. Alors, pour éviter toute réflexion hostile à celle qu'il continuait de vouloir à tout prix, il s'abstint de parler d'elle, souffrant en silence et attendant du temps ce qu'il ne pouvait obtenir immédiatement.

Mais d'attendre dans l'angoisse et le silence lui fit mal ; il perdit l'appétit, maigrit et pâlit sous la fine poudre blanche qui enfainait son visage.

Alors la bonne grand-mère se tourmenta, et, trop perspicace pour ne pas comprendre ce qui motivait ce changement dans la santé et l'humeur de son petit fils, finit par fléchir.

Et bien oui, là ! Claire méritait tout de même qu'on l'épousât...

Il n'aurait plus manqué que ça, maintenant, que son Toussaint tombât sérieusement malade ! après tout, Claire, peut-être un peu coquette, n'avait jamais rien fait de gravement répréhensible ; chercher à plaire n'est pas un crime et rien ne prouvait qu'elle ne fût, une fois mariée, honnête et fidèle. — Seulement, voilà, continua-t-elle, vous ne pourrez vous marier qu'après ton année de service et qui sait si elle voudra t'attendre ? C'est long un an !

— Elle attendra si nous sommes fiancés. Elle ne riposta rien et, pour lui complaire, s'en fut dès le lendemain matin trouver le sabotier Chambas, le père de Claire qui ne lui avait encore rien dit et à qui la bonne femme la demanda sans détours, mais sans joie aussi, pour son fils qui l'aimait et la rendrait heureuse.

Le sabotier acquiesça à sa demande. Elle eut préféré le contraire, mais la pensée que Toussaint en eût souffert cruellement la consola de cette prompte adhésion et l'on célébra, quinze jours plus tard, par une petite fête familiale et un repas en plein air les fiançailles des deux jeunes gens.

Bien que ce repas fut des mieux réussis, Claire fort prévenante envers elle, Toussaint dans un ravissement manifeste et que, par ce radieux soleil de juin l'avenir dut se montrer à travers le prisme de l'espérance, radieux aussi, l'âme de la chère grand-mère ne parvint pas à se mettre à l'unisson de la gaieté générale.

C'est que devant les yeux ardents de la future épouse, devant son rire sonore et son front volontaire, elle songeait aux yeux gris pleins de douceur, au sourire discret et au front pur de celle qu'elle eût préférée pour son fils et qu'elle aimait déjà comme sa propre fille.

Mais elle ne le troublait d'aucune façon, celle-là, quoiqu'elle fût jeune et jolie et eût autant d'admirateurs que son père, le coiffeur du village, avait de clients.

Il n'avait d'yeux que pour Claire et elle,

la petite Marie, n'en avait que pour lui. La perspicace grand-mère le voyait bien, mais Toussaint ne s'en doutait pas. L'idée n'avait même pas effleuré son esprit que cette enfant avec qui, dans le temps, il avait appris à lire et à écrire sur les mêmes bancs de la même école, pouvait, aussi bien que Claire, s'être laissé prendre à la caresse de son regard et de son sourire.

Qui l'en eût averti l'eût singulièrement étonné, mais Marie se garda bien de divulguer son secret et personne ne le devina, sinon la vieille meunière ; et celle-ci n'en dit rien non plus, comprenant bien qu'elle perdrait son temps.

Mais l'une et l'autre, sans se le confier, souffrirent dans le fond de leur cœur.

Six semaines après les belles fiançailles qui avaient mis en fête l'âme du meunier, un grand chagrin succéda à ce bonheur, car il partit au régiment, bien loin du cher village où restaient ses pensées.

Toussaint partit... Et, avec lui, toute la joie de l'aïeule et celle du moulin, où un vieil homme le remplaçait pour cette année de service militaire.

Qu'il fut donc triste après lui, le moulin dont la grande roue semblait, non plus secouer à l'air les pierreries légères et scintillantes des gouttes d'eau y restant accrochées, mais pleurer de grosses larmes, comme celles de la pauvre grand-mère et aussi celles de la petite Marie qui l'aimait et qu'il n'aimait pas.

Pourtant le temps passa, apportant l'apaisement d'abord, puis l'espoir du retour, et le sourire revint aux lèvres de la bonne mère Forbanes, ainsi qu'à celles des deux jeunes filles, et il sembla que le moulin lui-même s'égayait, fredonnant je ne sais quel refrain dont sa roue scandait joyeusement le rythme.

Plus que trois mois... Plus que deux mois... Un seul maintenant ! Et le maître se retirait là, et l'on célébrerait, peu après, la fête des noces.

Claire paraissait ravie de cette perspective à brève échéance et son amie Marie s'efforçait, quand elle lui en parlait, non sans une pointe d'orgueil, de sourire avec elle à l'évocation de ce rêve heureux. Mais, hélas ! au prix de quel déchirement intérieur !

(A suivre.)

Les Travaux d'Août

La dominante du mois d'août sera la moisson des céréales partout en retard, cette année, et le cauchemar du cultivateur sera l'orage, la pluie persistante, avec alternance de chaleurs lourdes, qui entrave le travail des moissonneurs, nuit à la qualité des grains qui se piquent et à celle de la paille qui se délave, se dessèche, devient cassante et poudreuse. Ainsi peuvent s'évanouir en quelques heures, les espérances du travail de toute une année. Espérons que la culture française sera préservée de ce fléau et que même sa récolte de céréales abondante et de bonne qualité bénéficiera, au contraire, en valeur, du déchet de production signalé d'un peu partout à l'étranger.

La moisson finie, on se mettra d'arracher pied au déchaumage, cette opération de bonne culture qui a pour but :

1. De détruire les mauvaises herbes qui ont poussé dans la céréale.
2. De provoquer une levée de ces mauvaises herbes, doct le sol renferme toujours une grande quantité de semences, levée qui sera

détruite par le labour suivant, généralement un labour profond, pratiqué avant l'hiver.

3. De préparer le sol par un premier ameublissement à la semaille suivante.

4. D'augmenter sa fertilité par la formation des nitrates. Aussi importe-t-il de maintenir l'équilibre qui fait la valeur des bonnes terres, en donnant, au déchaumage des engrais phosphatés et potassiques. Retenus par le pouvoir absorbant du sol, ils profiteront aux prochaines emblavures.

On sème ensuite navets, colza d'hiver, trèfle incarnat et navette d'hiver, qui constituent d'excellentes cultures dérobées à enterrer comme engrais verts ou à utiliser à l'étable. Les racines fourragères ne réussissent que lorsqu'elles végètent rapidement à leurs débuts et c'est surtout par l'application d'une bonne fumure et par des sarclages que l'on peut assurer un rendement rémunérateur. Si l'on considère leurs compositions et l'influence des divers éléments minéraux, on constate que navets et raves réclament particulièrement de la potasse, agent principal de l'élaboration du sucre et des matières féculentes.

Vers la fin de ce mois, il arrive assez souvent, que la température fraîchisse assez, pour favoriser les semis de prairies. On sait que les fumures ont une très grande influence sur la qualité des fourrages. Le foin d'une prairie fumée est bien supérieur à poids égal, au foin d'une prairie non fumée, mais, c'est par l'application des engrais phosphatés et potassiques, bien supérieurs au fumier, au purin et même aux cendres, qu'on favorisera la levée et la multiplication des bonnes espèces fourragères. Scories et kainite à dose également paraissent être les engrais les mieux appropriés à la fumure des semis de prairies.

Dans les pays producteurs de lin et de chanvre, on procédera au rouissage soit dans l'eau, soit, sur pré ou sur chaume de prairie artificielle, quelquefois même, on alterne les deux systèmes.

Dans les vignes, il est souvent indispensable de procéder à un dernier traitement du mildew et du black-rot. Il peut être bon aussi de continuer les rognages.

Une opération importante du verger et de préserver par tous les moyens et du mieux possible, les fruits des déprédations des oiseaux. Effeuiller les pêchers. Protéger les plus belles grappes de raisin des treilles en les enfermant dans des sacs de crin.

Matin et soir, fréquents et abondants arrosages au potager. On renouvelle les semis de haricots, de laitue d'hiver, de chicorée frisée, de carottes, de navets, d'épinards et des divers légumes, susceptibles de passer l'hiver et de donner des produits l'an prochain comme les poireaux, les salsifis, et les scorsonères. Planter les choux-fleurs sur les vieilles couches à melons.

Au jardin d'agrément, on commence à semer pour l'année suivante, les pavots, pieds d'alouette, pensées roses trémières, pois de senteur, résédas, pâquerettes, violettes, centaurées, œillets de poète, scabieuses, digitales, etc... On met en terre les oignons de crocus et de perce-neige, les pattes d'anémone et les œillets de roses de Noël.

On peut faire coucher le bétail au pâturage, mais le faire rentrer à l'étable pendant la grande chaleur, à moins que la place n'offre suffisamment d'ombre. Mener les moutons aux chaumes et les porcs à la glandée.

À la basse-cour tous les soins de ce mois doivent se concentrer presque exclusivement à prodiguer les soins hygiéniques les plus méticuleux. Favoriser les fonctions de la peau par des bains, relever l'appétit par des aliments azotés et des boissons excitantes. Le moment